

Florence PIRON et Daniel ARSENAULT (dir.). Constructions sociales du temps. Sillery, Septentrion, coll. Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT, 1996, 274 p. réf.

Guy Lanoue

Médiations chamaniques. Sexe et genre
Volume 22, Number 2, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015547ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/015547ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanoue, G. (1998). Review of [Florence PIRON et Daniel ARSENAULT (dir.). Constructions sociales du temps. Sillery, Septentrion, coll. Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT, 1996, 274 p. réf.] *Anthropologie et Sociétés*, 22 (2), 218–219. <https://doi.org/10.7202/015547ar>

Florence PIRON et Daniel ARSENAULT (dir.), *Constructions sociales du temps*. Silery, Septentrion, coll. Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT, 1996, 274 p., réf.

Ce recueil de textes intéressants regroupe des communications présentées lors du colloque de l'ACSALF (Association canadienne des sociologues et anthropologues de langue française) qui a eu lieu en 1995. Il réunit treize papiers répartis en quatre sections (« Critique du projet moderne de construction du futur » ; « Incontournable pluralité des temps sociaux » ; « Temps et rapports sociaux. Études de cas » ; « Constructions scientifiques du temps ») et une présentation des responsables de l'édition, Piron et Arsenault.

Le recueil pose comme postulat de départ que la construction sociale du temps et le fait qu'il existe de multiples interprétations de l'idée de temporalité au sein de chaque société excluent une position analytique reposant sur une conception unifiée du temps au singulier. Il existerait donc une pluralité de temps sociaux, une approche contraire à l'idée d'un temps unitaire et dominant qui semble liée, selon Piron et Arsenault (p. 12), à la primauté que les sciences naturelles ont accordée au « réel » comme objet d'enquêtes et comme source de toutes les catégories analytiques. Les chercheurs contribuant à ce volume tentent de s'engager dans une trajectoire qui leur permette d'éviter de tels pièges.

Étant donné le grand nombre d'auteurs, les résultats sont variables. Bref, la question du sens du temps telle qu'elle est vécue dans les sociétés occidentales, dont traitent la majorité des contributions, devrait forcément souligner la façon dont l'histoire est constituée comme élément politico-idéologique, comme figure rhétorique dans le discours et comme stratégie narrative dans les textes. Malheureusement, certains auteurs ne tiennent pas compte de cette problématique et de ses dimensions.

On peut prendre comme exemple l'article « Temps sociaux, générations et cycles de vie » de Gilles Pronovost, qui semble accorder une légitimité ontologique à l'histoire, niant (ou ignorant) que des catégories telles que « génération » et « cycles de vie » sont artificielles ; la première dérive largement d'un discours politico-idéologique et la dernière est inspirée d'une approche analytique au sein de l'anthropologie et de la sociologie. Ces deux concepts ne peuvent être utilisés comme catégories analytiques qu'après avoir été purifiés de leur contenu politico-idéologique en identifiant avec précision leur rôle dans la dimension symbolique de l'idéologie. Non seulement le temps est construit, mais les critères qui définissent les étapes de vie et les catégories politico-idéologiques comme celle de « génération » sont artificielles et linéaires.

Cette confusion réapparaît dans d'autres textes : il me semble que la discussion sur la physique (p. 13-15) et ses conceptions du temps cherche à légitimer une stratégie douteuse dans un « réel » des conceptions du temps non linéaires, puisqu'elle reproduit en partie l'approche positiviste dépassée qui se sent obligée de trouver sa légitimité dans « la » nature. Dans la même optique, proposer une idée telle que le décloisonnement de la science « nouvelle » et sa découverte récente de la réversibilité du temps (p. 16) me semble un argument faible et porte à la réémergence d'une conception du temps universel et homogène, bien que non linéaire. Il faudrait, sans doute, approfondir le rapport entre science, connaissance et idéologie avant d'affirmer cette hypothèse plutôt simpliste.

Évidemment, il me faut rendre hommage à un grand nombre de contributions dans ce volume. Citons « La construction sociale du futur », article intéressant de Daniel Mercure qui souligne l'hétérogénéité des discours sur le futur dans les sociétés modernes, et surtout l'écart entre les discours officiels et les discours populaires. Cependant, le souci de l'avenir,

trait issu de la modernité, les lie, les rendant indispensables à une analyse détaillée des catégories sociales. Le futur se découpe en l'« à venir » (tentative de conserver le présent) et l'avenir (tentative de le transformer), transformant le présent en un mode de l'actuel. Bref, le grand projet de la modernité est de créer le présent en fonction du futur, légitimant une grande illusion (ce projet idéologique étant incapable d'envahir et de dominer complètement la vie quotidienne) et, selon moi, contribuant ainsi à la mythification de la rhétorique politique au sens barthien.

Dans la deuxième section, mentionnons l'article de Simonis, « Crise de la mémoire, modernité et psychanalyse (note de réflexion) ». Celui-ci nous rappelle que la tentative de la part des sociétés modernes de se construire une histoire en définissant les éléments permis de la mémoire (et, forcément, nécessitant l'oubli contre la transmission culturelle, comme l'a souligné Renan) met en crise le processus de transmission de la mémoire collective, car cette dernière n'est pas toujours engagée dans un jeu de légitimation comme l'est l'histoire. Cette distinction opère sur le plan individuel, selon Simonis, étant donné que l'inconscient est au-delà du temps, mais la conscience contient des représentations de la mémoire. Bref, un volume réussi et intéressant qui, comme vise chaque « héritier », dépasse largement le classique de Johannes Fabian, *Time and the Other* (1983).

Références

FABIAN J., 1983, *Time and The Other : How Anthropology Makes Its Object*, New York, Columbia University Press.

Guy Lanoue
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Allan BLOOM, *L'amour et l'amitié*, Paris, Éditions de Fallois, 1996, 574 p., bibliogr.

Publié aux États-Unis en 1993, *L'amour et l'amitié* est l'ultime ouvrage du philosophe Allan Bloom décédé en 1992. Un passage de l'introduction donne une idée des intentions et de la méthode de l'auteur, ainsi que du plaisir que nous promet la lecture : « J'ai écrit ce livre pendant ma convalescence d'une grave maladie. Et étrangement, cette période en devint une des plus heureuses de ma vie. Chaque matin, je rejoignais Rousseau, ou Stendhal, ou Austen, et j'apprenais des choses merveilleuses sur ce que cela signifie d'aimer et de haïr, d'être bienfaisant et de nuire. En me couchant, je pensais avec impatience au moment de me lever et de reprendre cette relation vivante avec les livres, ces livres qui m'élevaient au-dessus de mes pauvres soucis » (p. 29-30).

Livre dicté, et non écrit, *L'amour et l'amitié* se présente comme une lecture attentive de Rousseau, de Shakespeare, du *Banquet* de Platon, et de quelques romans du XIX^e siècle. Bloom invite à se mettre à leur écoute, eux qui savent si bien parler de l'amour et qui peuvent nous en instruire. Mis à part le court épilogue, et quelques remarques çà et là, il ne conclut pas, il n'expose pas sa théorie ni ne départage les points de vue divergents ; je dirais qu'il défend l'idée de la nécessité de penser « le lien humain noué par éros ». L'importance